

LE CHAPITEAU ROMAN DE ROZIER-COTES-D'AUREC (Loire) ET LES DOCTRINES DRUIDIQUES

PLANCHE LXXXIV
par le
Dr Emile BACHELIER

Que la religion druidique ait été « contaminée » successivement par la conquête romaine, puis par l'invasion des cultes orientaux à mystères, enfin par le christianisme naissant, le fait est hors de doute. Mais il serait très instructif de mettre en relief les réactions du druidisme — résistance, adaptations, survivances de croyances et de thèmes iconographiques — à chacune de ces « agressions ». En d'autres termes, à l'interprétation romaine que les auteurs latins nous ont donnée de la religion des Gaulois, il serait utile d'opposer l'interprétation gallica que nos ancêtres ont à leur tour fait subir à la religion et à la mythologie gréco-romaine, aux cultes initiatiques de l'Orient et aux enseignements chrétiens.

A nous en tenir au Velay, il semble que l'on pourrait, *grosso modo*, résumer les réactions de la classe sacerdotale druidique de la façon suivante :

1) ralliement apparent, « exotérique », à la religion romaine dans les colonies et les principales villes, — ainsi que le montre l'inscription du clocher de la cathédrale du Puy où l'on voit un *gutuater* se flatter d'avoir été « préfet de la colonie », tandis que son fils est *flamine* (1).

2) persistance de leurs croyances « ésotériques » en un monothéisme transcendant et ineffable, ainsi qu'en une survie du défunt dans l'Aut-Delà.

3) adoption large des mystères orientaux, en particulier des cultes d'Isis, de Cybèle, de Mithra, qui, dans une certaine mesure, et sous certains aspects, se rapprochaient de leur propre métaphysique.

4) peut-être conversion plus ou moins rapide au christianisme, avec adaptation de leurs croyances anciennes aux dogmes nouveaux (2).

Que, sous les apparences d'une acception de la religion romaine, les Gaulois vaincus aient conservé leur foi en un dieu unique, on pourrait en trouver des preuves dans l'association des noms de dieux romains avec des noms ou des épithètes celtiques : *Mercurius Artaios* (3), *Mercurius Dumias* (4). Car chez les Gaulois, les dénominations religieuses ne doivent pas être prises pour une manifestation d'un polythéisme

(1) *CIL* XIII, 1957... *ferrariarum) gutuater praefectus colon(iae), qui ante quam hic quiesco, liberos meos utrosque vidi Nonn(um) Feroem flam(inem) Nuirum [et Nonnium... ?]*. Sur le mot *Gutuater*, cf. *Vocabulaire vieux-celtique*, in *Ogam*, t. VIII/4, 1958, n° 46, s.v. *Gutus*, p. 350.

(2) Doit-on rappeler que certaines fêtes celtiques ont perduré dans les fêtes du calendrier chrétien ? par exemple la fête de *Samonios/Samain* qui correspond au 1^{er} Novembre a été admise en 835 (998 pour la Fête des Morts, cf. E. Saillens, *Nos vierges noires*, p. 58).

(3) Sur *Mercurius Artaios*, cf. *Real-Encyclopädie*, de Pauly-Wissowa, s.v. *Mercurius*, XV/1, col. 990, inscription à Vienne (Isère) *CIL* XII, 2199.

(4) Cf. *R.E.* XV/1, col. 993, inscription du Puy-de-Dôme, *CIL* XIII, 1523.

(5) Sur les différents aspects des dieux dans le monothéisme de l'Inde, et qui peut être appliqué au monde celtique, cf. Poul Tuxen, *Le Niruktu de Yaska considéré comme une autorité sur les divinités védiques*, in *Acta Orientalia*, t. XXII (Copenhague 1957), pp. 154-166. Cet exemple permet d'éclairer cette multitude de théonymes gaulois qui ne sont que les divers habits de la divinité. Voir sur un autre plan la dis-

BACHELIER E., *Le chapiteau roman de Rozier-Côtes-d'Aurec (Loire) et les doctrines druidiques* : *Ogam* X 1958 365-370. | Le chapiteau de l'église de Rozier-Côtes-d'Aurec représentant un homme nu qui tient l'ascia dans sa main droite et laisse sortir deux serpents de sa bouche, un petit édicule à fronton triangulaire et le signe de l'upsilon, reflète la doctrine druidique, influencée par l'enseignement pythagoricien, selon laquelle, après la mort, commence une autre vie qui est déterminée par la conduite suivie durant la précédente existence.

405
BACHELIER E. 50
1958

inexistant, mais pour des épithètes se rapportant soit à un attribut particulier de l'unique *Namen*, soit à une localisation particulière de son culte (6).

Une seconde preuve pourrait nous être fournie par les images composites où nos ancêtres se plaisaient à associer soit deux figures de divinités romaines, soit les attributs de deux ou trois dieux gréco-romains, comme s'ils voulaient par cette composition affirmer qu'ils ne voyaient pas en chacun de ces dieux une entité distincte, mais seulement un caractère singulier de leur unique *Namen*. C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter le fameux *simulacrum Martis Mercurique* de Brioude (6), le dieu à la lance et aux épis de Dijon (7), et l'antaille, trouvée sur la statue de Notre-Dame-du-Puy en 1792, où l'on croit reconnaître à la fois, sur un même personnage, la nudité et le caducée de Mercure, et le casque avec la lance de Mars, peut-être même certains traits de Bacchus.

L'alliance du druidisme ésotérique avec l'exotérisme romain nous paraît ressortir de la persistance de noms ou de surnoms de divinités gauloises ou romaines dans certaines familles sacerdotales, ainsi qu'on peut le voir dans le texte d'Ausone cité et traduit dans *Ogam* (8). J'ai émis l'hypothèse que parmi les noms tirés de Delphes pouvait se trouver celui de Dauphin (*Delphinus*), porté par une famille richement possédée en Velay, et en particulier disposant, au Puy même, de droits exorbitants jusque sur les offrandes déposées sur l'autel de la Vierge Marie le jour de l'arrivée de son chef en cette ville, où il devait être reçu processionnellement par l'évêque et les chanoines, avant d'aller occuper la stalle de chanoine à laquelle il avait droit de par sa naissance (9).

Mais il existait également en Velay une antique famille chevaleresque, éteinte dans les Dauphins d'Auvergne, qui portait le nom de Mercure: plusieurs de ses membres avaient comme prénom, *Evodius* (devenu plus tard *Vuade* ou *Vualde*, puis *Vosy*). Que ces vieilles familles sacerdotales se soient ralliées aux religions à mystère, nous en avons un indice très net dans les vers d'Ausone que nous venons de citer en note, puisqu'il y est question des noms que donnent les *mystici* aux «serviteurs d'Apollon, assimilés, on le sait, à *Belenos* puis à *Mithra*».

Ne faut-il pas aussi relever, à côté de ces noms d'origine religieuse, la persistance de thèmes iconographiques empruntés aux répertoires païens et reproduits dans les églises chrétiennes? (10). N'y a-t-il pas là une continuité remarquable ainsi que l'a fait ressortir M. Fernand Benoit (11). Nous avons nous-même dans cette revue (12) cité quelques

discussion sur les dieux gaulois entre F. Benoit et E. Thévenot, in *Ogam* IX, 1957, pp. 37 et 11.

(6) Cf. Fr. Le Roux, *Notes d'histoire des religions*, I, in *Ogam* VII/4, 1955, n° 40, pp. 260-265.

(7) Cf. E. Thévenot, *Le dieu à la lance et aux épis de Dijon*, in *R.A.E.*, 1957, pp. 101-108, fig. 84.

(8) Jacques Gourvest, *Le culte de Belenos en Provence occidentale et en Gaule*, in *Ogam*, VI/6, 1954, n° 36, pp. 257-262, ici en particulier p. 262, n. 25 («Issu d'une famille de druides de Bayeux, s'il faut se fier à la renommée, tu tires ton origine sacrée du temple de Belenos, d'où vos noms et celui de Patera qui est le tien: les Initiés nomment de cette façon les serviteurs d'Apollon. Ton frère et ton père doivent leur nom à Phœbus et ton fils à Delphes»), voir le texte latin au début de la note 25.

(9) Communication à l'Académie Delphinale de Grenoble, résumée dans le *Bulletin de l'Académie Delphinale*, mai 1957, p. CLXXV sqq.

(10) Cf. M. Durand-Lefèvre, *Art gallo-romain et sculpture romaine, Recherche sur les formes*, Paris 1937, ch. VI en particulier, p. 173 sqq.

(11) *Traditions païennes dans l'iconographie romane*, *Epoux au tabouret*, in *Mélanges Waldemar Deonna, Collection Latomus*, XXVIII, Bruxelles 1957, pp. 116-121, pl. V et XXII.

(12) Le thème du monstre androphage dans l'art roman, in *Ogam* IX/3, 1957, n° 51, pp. 235-248, pl. xxxix-xxiv.

bas-reliefs romans inspirés du thème antique du Monstre Androphage. C'est encore un autre bas-relief, toujours de l'église de Rozier-Côtes-d'Aureg, que nous voudrions analyser aujourd'hui, non sans avoir fait remarquer, au préalable, que cette église était un prieuré dépendant de Cluny, dont l'un des abbés les plus célèbres fut Odilon de Mercœur (mort en 1048), issu de la famille vellaive nommée ci-dessus.

Ce chapiteau, placé au sommet d'un pilastre, représente:

1) un homme nu, dont la nudité nous fait connaître qu'il ne s'agit d'un personnage ni de l'Ancien ni du Nouveau Testament, mais bien plutôt d'un génie ou d'un démon d'origine païenne. Sa bouche entrouverte donne passage à deux serpents, qui se dirigent l'un à droite, l'autre à gauche. Il brandit de la main gauche un pic, et de la main droite un autre outil que l'on peut considérer comme une hache ou une cognée (fig. 1). L'ombilic est fortement marqué.

2) sous le bras gauche du personnage se trouve un petit édicule à fronton triangulaire, comportant cinq assises de pierres encadrées entre deux montants latéraux, sans ouverture: il semble qu'il s'agit là non d'une maison, mais d'un tombeau. Entre le bras gauche et le petit édicule apparaît un objet long et coudé à son extrémité qu'il nous semble difficile d'identifier (peut-être un fouet à manche?).

3) sous le bras droit, on distingue une sorte de tige terminée par deux branches divergentes (13), au sommet: certains pensent y voir une planche de sabotier (?); je serais plutôt tenté d'y lire un Y, un *upsilon*, mais cet objet ressemble également à la figuration bien connue de l'*Irminsul* des Externsteine en Westphalie (14).

Si cette lecture est exacte, l'interprétation qui se présente aussitôt à l'esprit est la suivante: le personnage figure le génie de la Mort et de la Survie. Génie de la Mort puisque des serpents sortent de sa bouche, qu'il brandit un pic de démolisseur, et qu'à sa gauche (côté de la faiblesse et de la mort) (15) se trouve un tombeau. Génie de la Survie, puisque de la main droite (côté de l'activité et de la vie), il tient une *ascia* sous laquelle se dresse cet Y. Les deux éléments de gauche (pic et tombeau) ne demandent aucun commentaire. Il n'en est peut-être pas de même des deux éléments de droite: la cognée ou *ascia*, et l'*Upsilon*.

On sait que le mot *ascia*, désignait autrefois chez les Romains, toutes sortes d'outils, et ce qui correspond aujourd'hui à l'herminette. M. Jérôme Carcopino a donné de l'*ascia* une étude très poussée d'abord dans *Le Carré Magique*, ensuite dans le *Mystère d'un symbole chrétien*. Nous négligerons ici les travaux antérieurs de J. Avnion, de Guinart, de Paul Soupiron et du P. Festugière, nous nous référerons surtout à ces deux ouvrages (16).

Tandis que H. du Cleuziou (17) voit dans l'*ascia* une charrue. M. Carcopino l'interprète comme une herminette. Cependant tous les deux s'accordent à donner à cette figure, quelle qu'elle soit, un caractère apotropaïque. Mais M. Carcopino pousse beaucoup plus loin l'interprétation du symbole (18). Il semble admettre que les deux matières

(13) Doit-on comparer un relief publié dans Espérandieu, *Recueil...*, n° 2257 (chez les Senons) = *CH. XIII* 2918, stèle funéraire qui porte à la gauche du défunt un motif se rapprochant du nôtre?

(14) Nita de Pierrefeu, *Irminsul et le livre de pierre des Externsteine en Westphalie*, in *Ogam* VII/6, 1955, n° 42, pp. 363-386, 5 fig.

(15) F. Benoit, *L'héroïsation équestre*, Gap 1954, et J. Guillaud, *La droite et la gauche dans les poèmes homériques en concordance avec la doctrine pythagoricienne et avec la tradition celtique*, Rennes 1944.

(16) L'importante étude de Waldemar Deonna, *L'ascia*, in *R.A.E.*, VII, 1956, pp. 19-52, rejoint sur beaucoup de points M. Carcopino, une excellente bibliographie de l'*ascia* y est donnée.

(17) H. du Cleuziou, *L'art national*, I, pp. 127 sqq.

(18) J. Carcopino, *Le mystère d'un symbole chrétien. L'ascia*, Paris 1955; *De Pythagore aux apôtres*, Paris 1956.

dont l'ascète est constituée représentent l'âme et le corps, lorsqu'il nous parle de « cette haquette au fer contre qu'un monstre de bois plutôt court séparé du mortel opposé à son tranchant ». Mais il ajoute que l'ascète recouvre une pensée plus profonde encore: « Quant au langage qu'il s'est choisi, il est né de la nécessité de reconnaître le fond d'après les professions de foi que contiennent nombre d'épigraphes à ascète et qu'il faut une pensée dont le christianisme transformera en certitude révélée les deux postulats philosophiques primordiaux: la vie d'ici-bas doit se soumettre à la discipline morale qui, libérant l'homme des servitudes matérielles, l'élève vers la divinité; et quand celui-ci se sera débarrassé résolvant le problème à son dernier encre, il sera récompensé, au-delà de la mort par une beatitude céleste qui n'aura plus de fin. Les vertus que célèbrent nos épigraphes à ascète sont celles que les chrétiens voudront produire pour obtenir aux commandements de Dieu (19). Plus loin, il insiste: « Les épigraphes à ascète ne se bornent pas à révéler une éthique dont l'élément est sensible à une âme chrétienne, elles présagent en outre aux défunts qui l'auront mérité l'irréversible retour à leur patrie divine » (*ibid.*, 37).

Cependant l'origine de l'ascète n'est pas chrétienne, et M. Carcopino s'attache à démontrer qu'elle dérive du pythagorisme: « Si les épigraphes à ascète avaient commencé d'être groupées au I^{er} siècle de notre ère, on ne manquerait pas d'attribuer au néoplatonisme, dont les écoles naissent alors étendu sur toutes les consciences une sorte de climat intellectuel uniforme et généralisé, le message de moralité et d'esprit dont elles sont portuses. Mais, comme elles s'échelonnent progressivement sur les trois premiers siècles de notre ère, force nous est de remonter au-delà du néoplatonisme, jusqu'aux pythagoriciens dont il a recueilli et augmenté l'héritage » (*ibid.*, 40). Poursuivant sa démonstration, M. Carcopino ajoute: « C'est le ressort, en premier lieu, de l'immutabilité commune à l'ascète et au pythagorisme. Comme l'ascète, le pythagorisme s'est introduit indifféremment dans toutes les chapelles... Il avait conjugué les langages à sa doctrine... Le mathématicien avait, à tout le moins, emprunté au pythagorisme les sept cercles de son ciel et sa conception de la science astrale... Nous n'aurons plus lieu d'être surpris que des sermons de Mithra et des fables de Cyprien aient placé l'ascète sur leurs épigraphes si les uns comme les autres s'étaient convertis à la métaphysique de Pythagore. En second lieu, ce rapport rend compte des confusions où, parallèlement au pythagorisme, s'est répandue l'ascète à travers l'Orient, les cultes qu'elle a choisis étaient surtout des cultes orientaux » (*ibid.*, 40).

Si le pythagorisme avait « envahi » surtout les cultes orientaux, il s'était aussi introduit dans presque toutes les sectes païennes de l'époque. En fait, il n'avait en aucune partie à s'y faire adopter par les tenants de la religion druidique, en raison de la quasi-absence des doctrines des Druides et de l'enseignement pythagoricien (20). « La cohérence était si frappante qu'une tradition qui commençait dans nos lettres littéraires, avec Alexandre Polyhistor, au I^{er} siècle après Jésus-Christ, et continuait jusqu'à saint Hippolyte, au II^e siècle de notre ère, s'obstinait à faire des maîtres des fondateurs que furent les Druides autant que Jésus-Christ, et continue jusqu'à saint Hippolyte, au II^e siècle et à Jamblique au IV^e siècle de notre ère, s'obstinait à faire des maîtres des fondateurs que furent les Druides autant que disciples du pythagorisme » (*ibid.*, 43).

(19) J. Carcopino, *Le Mystère...*, p. 36, nous indiquerons dorénavant à la suite des citations les références à cet ouvrage.

(20) *Historiam suorum, nisi idem brevis sensus, quod pollutus Pythagoras creditis*, Valère Maxime, II, 6, 10. Peut-être vaudrait-il rappeler que Zalmoxis, disciple de Pythagore, serait venu en Gaule enseigner ? cf. Origène, *Philosophumena*, 5 et 25.

44) (21). Que ce soient les pythagoriciens qui aient été les maîtres des Druides, ou, comme le croient beaucoup d'autres, que Pythagore ait lui-même constaté l'identité des croyances druidiques avec la religion égyptienne qu'il avait particulièrement étudiée, peu importe ici: il nous suffit, pour l'instant, de constater que « la finale a été la terre d'éléction de l'ascète ».

Relevons cependant une réflexion de M. Carcopino, qui ne manque pas d'intérêt: la ressemblance de l'ascète et du maître « explique probablement la facilité avec laquelle l'ascète, cette herminette des travailleurs du bois, a fait fortune en des pays celtiques où, depuis l'âge de la pierre polie, le maître du tonnerre a été fixé sur les parois des tombes, pour devenir, aux temps historiques, l'attribut du dieu qui présidait aux mystères de la mort et de l'immortalité, et où il a fini, sur tel bas-relief gallo-romain, par ressembler de si près à l'ascète qu'il n'en est plus toujours discernable » (*ibid.*, 45).

Si l'on veut par notre personnage est bien une ascète, nous n'avons donc plus tout d'identifier ce personnage au génie celtique de la Mort et de la Vie ou de l'Immortalité. Il reste cependant à expliquer le signe que nous avons relevé au-dessous du bras droit de notre génie païen. Revenons encore à ce sujet M. Carcopino: « Lascète, nous dit-il, dans son irrévérence, nous a appris ce que l'on est en droit d'appeler le mot de passe des pythagoriciens. À peu près, ceux-ci considéraient la sainte sous son double aspect, physique et moral, comme une émanation du Souverain Bien. Dans le monde qui l'exprimait en grec, XENIA, ils incorporent les vertus de l'XENIA au triple triangle de leur pentagramme, les autres, dont Philodème, alléguent jusqu'à lui donner fondamentalement la perfection de la technique... » (*ibid.*, 47).

De l'XENIA, il nous faut passer à l'Ypsilon, « l'Ypsilon des épigraphes celtiques, dédiées jadis à l'Ypsilon sous la protection de l'ascète, comparant, en un grec parfois transcrit en caractères latins, la salutation spirituelle (- XENIAEN -) qui souffrait à l'Ypsilon au compte d'un pythagorisme de stricte observance... Plus précise et plus nette encore, peut-être est la marque pythagoricienne dont, avec la lettre Y, qui s'est attachée à l'Ypsilon, ont été, pour ainsi dire, fléchées plusieurs épigraphes à ascète de la région ligurienne. L'Ypsilon avait un double titre à la vénération de la secte. C'était l'initiale du verbe Ypsilonin où nous venons de voir se réfléchir l'idéal des pythagoriciens. En outre, et surtout, c'était la lettre dont les deux traits obliques, s'étendant de part et d'autre de sa barre médiane, offraient aux pythagoriciens la figure même du choix où ils engageaient l'existence humaine, la croisée des deux chemins que leur enseignement frayait devant les hommes; celui du positif... celui du négatif. La symbolique que les chrétiens, plus tard, ont pu s'approprier, remonte, dans l'école de Pythagore, sinon jusqu'au Maître de Crotona, du moins aux I^{er} et II^e siècles avant notre ère » (*ibid.*, 48-49).

Laissons de côté les développements par lesquels M. Carcopino démontre que l'ascète pénétra dans le monde celtique en raison de la errante dissimulée qu'y découvraient les disciples de Jésus: l'époque où fut construite l'église de Rozier n'avait plus les mêmes exigences que le II^e siècle de notre ère. Les chrétiens n'avaient plus besoin de symboles pour se reconnaître entre eux. Ce qui nous importe le plus aujourd'hui, c'est de constater que l'Ypsilon sculpté sur le chapiteau de Rozier-Cotes-d'Aureg cadre parfaitement avec le reste de la figure pour nous

(21) L'excellent ecclésiastique que fut H. D'Arbois de Jubainville n'admettait pas cette théorie dans son ouvrage sur *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'homme*. Paris 1906. Il se trompait comme sur d'autres points (cf. les ligures par exemple).

montrer que, après la mort, commence une autre vie qui est déterminée par la conduite suivie durant la précédente existence.

La démonstration de notre thèse nous paraît suffisante, et nous nous en tiendrons là, si nous ne trouvions dans le livre de M. Carcopino un paragraphe qui nous arrête et nous retient un instant : « *L'essénisme, quelles qu'en puissent être les origines, nous offre une projection du pythagorisme dans les milieux juifs, ou, si l'on préfère, une adaptation de la doctrine et de la discipline de Pythagore à la religion et aux commandements du Dieu d'Israël... Un démi de leur noëticat à leur mort, les Esséniens se ceignent du même pugne de lin, se drapent dans la robe blanche des Pythagoriciens, et attachent tous à leurs ceintures la même petite asche, dite axination ou aximidon... Cet aximion était comme le signe de leur ceinture... Il est même possible que leur nom soit venu de cet emblème de leur aximion... Ainsi bien sommes-nous en mesure de signifier la hache ou la cognée... Ainsi bien sommes-nous informés par ailleurs de l'étroit rapport que les Pythagoriciens avaient établi dans leur esprit entre le mouvement de l'axine et l'effluence de l'axion d'après sur les autres. Surtout Platon, en effet, l'axine, équivalent héraldique du passus de la Bible, n'est qu'une image de la raison héraldique du passus de la Bible, du logos, c'est le logos qui s'exprime, un symbole de se répandre et d'insérer les hommes; ... c'est le dévouement à la mort de se répandre et d'insérer les hommes; ... c'est le logos qui les détache du reste humain » (ibid., 53 à 56).*

Ainsi, pour certains disciples de Pythagore, — l'axine devait « dévouer la vie à la mort de se répandre et d'insérer les hommes » — l'axine devait « dévouer la vie à la mort de se répandre et d'insérer les hommes ». En d'autres termes, cette hache avait pour but d'éteindre toutes les passions mauvaises et d'en purger le cœur de l'homme. « L'axine, c'est-à-dire l'asche, (était) devenue à leur tour l'instrument symbolique de cette purification solitaire » (ibid., 56).

En présence de cette définition, comment ne pas évoquer l'image de l'antel trouvée à Notre-Dame-de-Paris, et actuellement au Musée de Cluny. Image qui représente le dieu Bas occupé, non pas à couper un arbre, mais à l'élaguer. Bas (22) ne serait-il que le bon jardinier qui retranche ce qui est excessif ou mauvais et ne laisse subsister que ce qui est bon ? Définissons-nous de l'interprétation romaine : le Dyrhamme était une métaphysique, une doctrine scolastique, une religion à mystère, que l'on ne devait pas dévoiler. Bien de surprenant à ce que les Romains, devenant qu'on leur cachait ce qu'ils ne devaient pas connaître, aient soupçonné des horreurs où il n'y avait que de la sagesse et de la vertu. « Les anciens ont été frappés par les ressemblances de la doctrine des druides avec celle des systèmes pythagoriciens »... (23). Il serait vraisemblable très instructif de considérer l'antel de Cluny comme l'image gallo-romaine d'un thème pythagoricien...

Il n'y aurait d'ailleurs rien de trop étonnant à cela, quand on considère que, à Notre-Dame-de-Paris, un chapiteau romain évoque le même thème pythagoricien de la mort et d'une immortalité bienheureuse réservée aux hommes qui, tels, ont combattu leurs passions mauvaises et se sont évertués à toujours accomplir leur devoir. Et d'autre part, cet exemple suffirait à prouver que, de la connaissance plus complète de la sculpture romaine, peuvent surgir de singulières éclaircissements concernant les doctrines et les disciplines druidiques.

Cronique : 117-1720, le 9 Février 1958.

(22) Sur Bas, cf. toute la bibliographie dans Waldeemar Brenna, *Les druides d'Épave*, in *Opus*, X/1, 1956, n° 66, pp. 3-20.

(23) H. Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, p. 282.